

UNE VÉRITÉ QUI S'EFFACE POURQUOI ON QUITTE L'ÉGLISE

par Philippe Cibois

SAVOIR s'il faut quitter l'Eglise est une question qui se pose à un certain nombre de personnes, clercs ou laïcs, avec d'autant plus d'acuité qu'ils sont psychologiquement et socialement plus insérés dans l'institution.

Il faut être bien inséré dans l'institution pour se poser des problèmes de cette sorte : si beaucoup de gens modifient leurs attitudes face à l'Eglise, par exemple en cessant telle ou telle pratique religieuse, il faut se sentir en quelque sorte responsable » dans l'Eglise pour poser d'une manière consciente des problèmes de départ, pour poser des problèmes de stratégie, c'est-à-dire se demander ce que l'Eglise devrait dire ou faire en France en 1975. Poser ces problèmes, c'est se considérer comme partie prenante dans les décisions à prendre, c'est-à-dire agir comme homme de l'appareil, comme clerc, même si on est laïc officiellement. Notre propos vise donc essentiellement les clercs ou assimilés et fait surtout référence à la situation de l'Eglise en France.

Il ne s'agit pas ici de plaider en faveur d'une thèse favorable à une option ou à une autre, mais d'essayer de mettre à jour les éléments de la réponse à cette question précise d'un éventuel départ. Il ne s'agit pas de faire l'analyse de la crise de l'Eglise, mais de la manière dont se pose la question à un individu qui ressent cette crise et qui, face à la contagion des départs, se trouve confronté à l'interrogation : et moi, que dois-je faire ? Partir, mais abandonner quelque chose peut-être de fondamental, ou rester en favorisant l'invention d'un langage nouveau ou d'une manière de faire nouvelle ?

L'attente de la catastrophe

Pour savoir si l'on doit ou non partir, une première solution pourrait consister à attendre, pour être certain de le faire à bon escient, d'avoir un signe tangible de la faillite de l'Eglise, signe qui pourrait consister par exemple en un écroulement total de l'institution. On pourrait envisager le scénario d'une prise de conscience généralisée chez tous les membres de l'Eglise d'un échec historique de l'institution conduisant à une reconversion totale. A la manière dont deux époux prennent acte de l'échec de leur union et reprennent leur liberté, certains (par exemple des prêtres contestataires mais restés dans l'appareil) attendent un signal analogue pour pou-voir partir en étant sûrs de ne pas faire fausse route.

Un tel scénario est impensable car l'Eglise, comme institution, ne réagit pas selon le modèle psychologique du lien entre deux époux, qui peut dis-paraître, mais selon le modèle sociologique des institutions. On constate en effet que les institutions qui arrivent à une certaine taille ne disparaissent qu'avec la société qui les a vu naître et dans laquelle elles

vivent. Comme la société qui les porte évolue, les institutions, sans s'en apercevoir, évoluent à la manière d'un individu qui, de l'enfance à l'âge mûr, a le sentiment d'être toujours le même individu bien que ses conditions d'existence aient notablement changé. Pour pouvoir croire à son identité d'une époque à une autre, une institution a recours à une réinterprétation de son langage : les mots, les textes et les pratiques qui correspondaient à la période d'effervescence de naissance de l'institution, ces mots, ces textes sont conservés, mais on leur découvre un sens nouveau. Des pratiques tombent en désuétude, d'autres apparaissent mais les textes originaux, « sanctifiés », subsistent réinterprétés. Cette réinterprétation permet le changement mais en même temps elle le masque : l'essentiel est conservé, ce qui permet à l'institution de dire qu'elle a bien conservé son identité ; mais en même temps, l'adaptation aux nouvelles formes d'existence, condition de survie, a été rendue possible par les changements opérés dans le sens attribué aux textes saints.

Les limites de l'analyse scientifique

S'il est vain d'attendre que l'institution disparaisse, sur quels critères faire son choix ? On pourrait être tenté d'attendre d'une analyse faite au crible des sciences humaines qu'elle aide à prendre cette décision.

Il est exact qu'une telle analyse peut nous aider à dégager des rationalités qui sous-tendent l'existence et l'action de l'Eglise. On découvrira immédiatement que les différents acteurs font des gestes et disent des paroles pour des raisons dont ils n'ont pas conscience et qui ne coïncident pas avec les buts avoués de l'institution.

Pour certains, ce décalage entre ce qui est vécu et ce que les diverses rationalités psychologiques mettent à jour est proprement intolérable et devient un motif d'insatisfaction qui peut les entraîner éventuellement à quitter l'institution.

Cette attitude est à analyser de près et il faut bien voir que ce n'est pas parce qu'on parle de « mensonge » dans de telles situations qu'une exigence morale est suffisante pour entraîner une telle insatisfaction. En premier lieu, un tel « mensonge » se retrouve dans toute la vie individuelle et sociale sans que beaucoup s'en formalisent : dans la vie sociale, nous pouvons bien savoir les vraies raisons d'un certain nombre de conduites sans cesser pour autant de les ressentir comme nécessaires. Par exemple, on peut bien savoir que l'envie d'échanger des mots avec un automobiliste est l'effet de la fatigue et de la chaleur et ne pas se priver pour autant de cette soupape de sûreté. Ne parlons pas de notre représentation des objets physiques dont la perception ne doit pas grand-chose aux sciences exactes.

Allons plus loin : comme il faut bien vivre, c'est-à-dire utiliser un certain nombre de pratiques sociales et d'institutions et que, pour chacune, il y a le même décalage entre langage et rationalités sous-jacentes, l'individu est bien obligé de ne pas être trop regardant et de faire comme si ces pratiques étaient justifiées. De ce fait, il réserve sa critique psychologique ou sociologique à certaines d'entre elles, et en particulier à celles qu'il veut critiquer. C'est un phénomène tout à fait digne d'intérêt que celui de la « clairvoyance de l'ennemi » : il n'est pas de meilleur analyste des ambiguïtés d'une institution que celui qui, pour des raisons diverses, lui est opposé. Ce phénomène est d'ailleurs reflété dans le vocabulaire où le mot « critique » exprime à la fois l'attitude de recherche de la mise à jour de rationalités et l'attitude d'opposition.

Si donc la prise de conscience du décalage entre ce qui est mis à jour par les sciences humaines et le langage officiel de l'Eglise est ressenti avec tant d'acuité, il faut en chercher

ailleurs une explication. Cette explication vient du décalage non entre le langage de l'institution et le langage scientifique mais du décalage entre le langage de l'institution et le langage qui sert de mode de connaissance aux sociétés développées et qui est produit en partie par les sciences humaines. Nos sociétés, en effet, utilisent les connaissances scientifiques pour « donner une image de la société et de la nature » ; les sciences humaines en particulier concourent à la production de cette image du monde. Avoir un langage qui ne tienne pas assez compte de cette image du monde, c'est ne pas partager le mode de connaissance de notre société et donc se sentir en marge d'elle. A travers le langage, une "marginalisation" sociale s'effectue et c'est celle-ci qui est insupportable.

De toute façon, l'analyse de la situation de l'Eglise au crible des sciences humaines permettra peut-être de voir des choses nouvelles, elle permettra peut-être de dégager des rationalités non perçues jusqu'à présent : elle n'accusera jamais quelqu'un à prendre une décision. Pour ce faire, il faut porter un jugement et ceci n'est pas du ressort de l'analyse scientifique.

Cela veut-il dire qu'une décision dans ce domaine est purement subjective, entièrement liée à des impressions ? Certainement pas : il est certain qu'une décision de cet ordre lie des pressions subjectives à des éléments d'appréciation présentant un certain caractère d'objectivité.

Depuis qu'a commencé la crise de l'Eglise les débats les plus importants ont porté sur des choses à faire ou ne pas faire : donner des sacrements, faire tel ou tel type de liturgie, faire de l'Action Catholique, prendre tel ou tel engagement politique ou syndical, faire des groupes communautaires. Ces débats ont été accompagnés par d'autres, portant sur des choses à dire : que la pilule est ou n'est pas licite, que le capitalisme est un système contraire à la volonté de Dieu. En regardant cette problématique on peut suggérer que deux critères, ressentis comme objectifs, sont souvent utilisés : il s'agit des critères de vérité et d'utilité.

Ces critères de vérité et d'utilité sont indispensables à l'individu pour trouver sa place dans la société. En effet, vivre dans une institution consiste à utiliser le langage de cette institution et à accomplir des actions commandées par celle-ci. Si le langage n'est plus considéré comme vrai et ce qui doit être fait comme utile, comment serait-il possible de vivre dans cette institution sans risquer de trouver la situation intolérable, contradictoire et aberrante.

Le langage de l'Église est-il « vrai » ?

Déterminer si le langage de l'Eglise est « vrai » ou non est une entre-prise difficile : quel langage prendrons-nous en compte ? Celui des encycliques, celui des sermons, celui des revues de réflexion ou celui de l'Évangile ? Il semble qu'il y ait beaucoup de différences entre ces divers langages et comme le Pape, les prêtres et les intellectuels se considèrent tous d'Eglise tout en ayant des langages différents, on pourrait être tenté de prendre, comme le suggère la Tradition, l'Écriture comme référence, comme langage obligatoire.

Nous ne faisons là que renvoyer la difficulté, car l'Évangile ne se diffuse pas tout seul mais est annoncé par les diverses catégories de gens qui parlent dans l'Eglise et qui les uns et les autres mettent l'accent sur tel point particulier. A chaque époque, d'ailleurs, l'accent est mis sur une chose ou sur une autre. Il n'y a pas un sens de l'Évangile mais un sens de l'Évangile pour aujourd'hui, pour des gens donnés.

Sans faire d'études historiques mais en regardant dans sa propre expérience personnelle, il n'est pas besoin d'être très âgé pour se souvenir que le sens profond de l'Evangile tel qu'il était enseigné aux jeunes des années 1950 était axé sur la charité individuelle, alors que dix ans plus tard il l'était sur l'engagement, pour l'être aujourd'hui sur la révolution (ou, pour d'autres, sur la contemplation).

Quant au sens donné à l'Evangile par ceux qui à l'origine l'ont pro-clamé, c'est là un débat de spécialistes dont les conclusions elles-mêmes sont réutilisées dans l'une ou l'autre prédication : on puise à telle ou telle source, on se met à l'école de tel ou tel expert pour pouvoir axer son langage dans une direction donnée.

Il est hors de doute qu'il y a des étages dans le langage des chrétiens, des stratifications dont certaines sont liées à l'histoire, mais aussi des différences dans les diverses manières de proclamer l'Evangile pour une époque donnée : il est donc vain de chercher à savoir si le langage chrétien est vrai. Si l'on trouve quelque chose d'inacceptable, on trouvera aussi quelqu'un pour vous dire que cet élément ne fait pas partie d'une manière indubitable du « noyau » du message chrétien, c'est-à-dire de ce qui est essentiel.

Si, d'une manière analytique, on ne peut pas parler de la vérité du langage chrétien, par contre, l'individu qui vit dans l'Eglise et s'y pose des questions doit, avec ses propres ressources historiques, exégétiques, théologiques, se faire une idée de ce qu'est l'essentiel de la foi ; de ce qui en constitue le noyau irréductible et dont il faudra tester la vérité. Chaque individu se constitue un noyau de la foi chrétienne qu'il juge indissolublement lié à son appartenance à l'Eglise, mais celui du simple fidèle n'est pas celui du prêtre, qui sera différent de celui de l'intellectuel.

Beaucoup ne croient plus à l'enseignement sur le péché, ne confondent pas leur religion avec la conformité de vue à un mouvement social, sont si négatifs dans leur théologie de Dieu qu'ils sont plus incroyants que bien des athées, se désintéressent de leurs fins dernières mais font toujours référence à Jésus-Christ. De ce lien qu'ils disent avoir avec Jésus-Christ, ils ne voient pas clairement quelle signification il peut avoir mais ils sont intimement persuadés de sa nécessité et de son aspect fondamental.

Si cette relation avec Jésus-Christ était vécue sur le mode d'une relation affective entre deux personnes, relation établissant entre eux des liens sensibles faits de dialogue et de proximité, on pourrait penser qu'il ne s'agit là que d'une illusion psychologique qui recrée pour les besoins de l'individu une présence affective manquante. Ce peut être le cas, mais ce genre d'illusion, si les débutants peuvent l'éprouver, se dissipe dès que le temps passe : la relation avec Jésus-Christ prend un tour plus dépouillé, est ressentie plutôt comme « présence absente », comme un don de l'individu en quelque chose qui le dépasse et qui lui montre du doigt un « ailleurs ».

Est-il possible d'interpréter cette attitude ? Nous pensons qu'il est possible de proposer une manière de voir qui, si elle ne s'impose pas d'une façon contraignante, permet cependant d'éclairer mieux un certain nombre de faits.

Quand on dit que la foi en Jésus-Christ est centrale dans la foi de l'Eglise, on dit effectivement quelque chose de très vrai mais qu'il faut interpréter en dehors de son sens habituel : cela veut dire que la foi en Jésus-Christ, cette relation insolite que l'individu perçoit comme un engagement de sa part, est l'expression vécue de l'appartenance au groupe « Eglise » et de l'adhésion à son orthodoxie.

Exprimons les choses autrement et de manière subjective cette fois : si l'individu cesse de reconnaître comme digne d'adhésion le groupe Eglise, il perd du même coup la conscience de

la nécessité de cette liaison ou éventuellement la retransforme en une relation de type sentimental, ou une relation d'admiration.

Si ce type d'interprétation est exact, on comprend mieux alors un certain nombre de choses et d'abord on voit pourquoi le lien à Jésus-Christ tend dans la pratique de l'Eglise à être vide de sens, sans signification, « rien » comme l'attestent les spirituels que l'Eglise juge les plus authentiques. Si en effet la croyance n'est que l'expression subjective de la prégnance de l'orthodoxie, cette prégnance s'exprime le mieux par une absence de contenu qui conduit à une pure disponibilité. Notons bien que cette pure disponibilité sans contenu est le fait des « experts », mais que pour le lot commun des fidèles, l'orthodoxie s'exprime d'abord par l'allégeance à un contenu idéologique.

Ceci explique la pratique recommandée de la dite « vie spirituelle », forme d'intériorisation très poussée de la prégnance ecclésiale. Intériorisation, car il s'agit, sous la conduite de membres agréés de l'Eglise, d'arriver à la pratique de l'oraison, c'est-à-dire de tendre vers cette pure réceptivité à la Parole de Dieu authentifiée par l'Eglise, c'est-à-dire croire et faire ce que le groupe Eglise désire que l'on croie et que l'on fasse,

Revenons maintenant à notre point de départ : nous nous posons la question de savoir comment quelqu'un appréhende la vérité de la Parole qu'il est amené à prononcer en tant que membre de l'Eglise. Nous avons vu que, par un jeu de réinterprétations successives, un langage chrétien peut être tenu pour vrai. Ce qu'il faut noter ce sont deux choses : en premier lieu que l'on rencontre des gens qui se considèrent comme appartenant à l'Eglise à peu près à tous les niveaux de réinterprétation signalés, mais que, en second lieu, leur nombre varie énormément selon le langage considéré. Il est assez net que les individus qui estiment que leur foi n'a pas de contenu propre mais exprime leur rattachement à l'Eglise, et qu'ils vont dans le monde guidés simplement par l'expérience passée de leur communauté, ces gens-là ne sont pas nombreux, on en rencontre cependant.

Devant toutes ces « vérités » possibles sans cesser d'appartenir à l'Eglise, on doit bien considérer que si l'on cesse d'appartenir à l'Eglise ce n'est pas d'abord parce qu'on trouve « faux » le langage de l'Eglise tel qu'on le comprend. Cependant si tout le monde n'a pas le même langage dans l'Eglise, il n'en existe pas moins divers langages obligatoires adaptés aux circonstances et imposés par l'Autorité. Entendons-nous bien : si un individu responsable de quelque chose peut dans l'Eglise penser ce qu'il veut, il ne peut pas automatiquement le dire. Ce qu'il est possible de dire dans une revue intellectuelle est impossible à dire à la messe du dimanche ; ce qu'il est pensable d'affirmer dans certaines prédications ne peut être enseigné aux enfants du catéchisme.

De cette opposition entre une croyance personnelle et un langage imposé par l'autorité peuvent résulter des conflits qui pourront aller jusqu'à un départ, départ qui sera ressenti par l'intéressé comme une exclusion pour motif idéologique d'autant plus injuste que certains pensent comme lui mais ne sont pas exclus pour autant. L'exclu ne voit pas que ceux qui pensent comme lui mais ne sont pas exclus occupent simplement un autre rôle social que lui.

A quoi sert l'Eglise ?

Après la vérité, reste à prendre en compte cet aspect des choses, objet de bien des débats, l'utilité. Cette recherche est souvent exprimée sous des expressions telles que : « A quoi sert l'Eglise ? — Qu'est-ce qu'apporte la foi ? — Quel doit être le rôle de l'Eglise aujourd'hui ? » etc.

Si, à côté des langages officiels, on observe les diverses tendances qui se font jour parmi ceux, clercs ou laïcs qui estiment avoir une part de responsabilité dans l'Eglise, on entend des langages très divers dont nous rapportons quelques exemples :

— Un certain nombre de chrétiens attendent aujourd'hui de l'Eglise qu'elle ait un rôle critique vis-à-vis de la société. Elle seule leur semble capable d'une critique fondamentale d'une société qui a tendance à récupérer à son profit les organismes qui tentent de la contester : partis politiques ou syndicats par exemple. « Le christianisme apparaît comme une sorte de réserve, de vivier d'énergies neuves où vont puiser les partis, les mouvements¹ » Ce genre de contestation n'est plus fait au nom d'une doctrine sociale chrétienne ou d'un ordre social chrétien : au contraire il utilise le plus souvent un vocabulaire marxiste et nie toute utilisation temporelle du message chrétien. Le christianisme sert de source d'inspiration personnelle et non pas sociale. Il semble bien, par exemple, que la contestation sur les prisons ait eu à son origine un noyau de chrétiens et non pas un groupe politique ou syndical.

Certains prêtres trouvent une utilité à leur action en considérant qu'ils sont les seuls, dans la société actuelle, à pouvoir faire dialoguer des groupes sociaux différents : parents et enfants pour des aumôniers de lycée ou même pour d'autres, groupes sociaux antagonistes. Ce qui peut être considéré par certains comme une entreprise de maintien du consensus social est vécu par les intéressés comme une pratique sociale indispensable car elle évite une exacerbation des conflits sociaux sans pour autant les nier.

C'est dans des activités de « conseil » individuel que d'autres trouvent leur utilité. Leur activité à base d'entretien individuel s'apparente assez à celle du psychologue dont elle utilise d'ailleurs certaines techniques.

Cette liste n'est pas limitative et une enquête précise s'imposerait : une constatation assez générale est le fait que chacun doive se trouver une utilité personnelle. Ce n'est plus l'appartenance à l'institution qui four-nit comme telle et dans la plupart des cas la réponse. Aujourd'hui ceux qui restent sont amenés à se poser la question : à quoi suis-je utile ? Chacun à sa place se trouve une réponse en fonction de ce qu'il est amené à faire.

Il est tout à fait notable que le départ de beaucoup semble s'articuler autour de considérations portant sur l'utilité de leur tâche et exprimées par des raisonnements du genre : « ce n'était plus vivable », « j'étais enfermé », « en dehors de la vie ». Cette référence à la « vie » vécue par la plupart des gens et qui est considérée comme normale était déjà sensible dans le manifeste initial d'Echange et Dialogue (désir de travailler, d'avoir une activité politique, de se marier) et peut être interprétée simplement comme l'expression d'un sentiment d'inutilité : il est notable qu'on la rencontre surtout chez des prêtres diocésains dont les activités traditionnelles culte, enseignement, etc. ne paraissent plus à leurs yeux dotées d'une utilité sociale.

Ce qui est tout à fait caractéristique de la situation présente, c'est que « l'utilité sociale » soit devenue un critère déterminant, tant pour ceux qui restent que pour ceux qui partent. On juge l'Eglise utile pour sa force contestatrice ou le rôle sacerdotal intéressant par la fonction de dialogue qu'il permet mais il n'est plus fait référence à une utilité proprement religieuse (le salut de l'individu par exemple).

En définitive, pourquoi un membre de l'appareil ecclésiastique est-il amené à renoncer à ses responsabilités ? Les croyances pouvant être si diverses, ce n'est pas en général pour des raisons de cet ordre qu'un tel acte est posé hormis le cas précis où l'individu est tenu d'avoir

¹ J.M. Domenach, *Le christianisme éclaté*, Ed. du Seuil, p. 16.

un langage auquel il ne participe plus. D'une manière générale, c'est en fonction du critère de l'utilité sociale de ce qu'ils sont amenés à faire de par leur fonction dans l'Eglise que les individus prennent leur décision. Si nous nous sommes plus étendus sur la question des divers langages dans l'Eglise, c'est parce que les problèmes sont souvent formulés en ces termes et masquent les questions décisives que l'on peut résumer de la manière suivante : à quoi un prêtre passe-t-il aujourd'hui une bonne partie de son temps ? à faire des choses qu'il est obligé de faire mais qui lui paraissent dénuées de toute utilité. Quand le temps consacré à l'inutile devient trop important, on choisit de partir.

Philippe Cibois.